

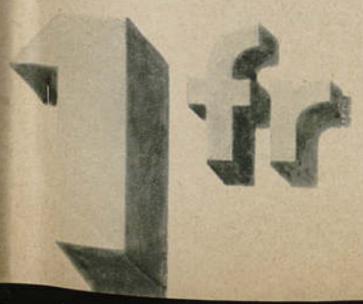
N° 5 - 23 NOVEMBRE 1928

CINÉMONDE

LES AILES VICTORIEUSES



Clara BOW
— dans —
"Les Ailes"



CINEMONDE
PARAIT LE
VENDREDI

Directeurs :

GASTON THERRY

CINÉMONDE ACTUALITÉS



Accompagné de M. Lamy, Cilly Feindt, la charmante vedette allemande, lors de son passage à Paris, a rendu visite à Cinémonde.
PHOTO G. L. MANUEL FRERES



Les girls de San Francisco répètent sur la plage leur danse de « Filles de Neptune » que le cinéma va enregistrer.
PHOTO WIDE WORLD

(Ci-dessous.) A son arrivée à Hollywood, Maurice Chevalier a été l'objet d'une réception enthousiaste; le voici entouré par une troupe de « boys » et de « girls ».
PHOTO WIDE WORLD



(Ci-dessous.) Dorothy Mackaill, dans le décolleté à la dernière mode, parmi les arbitres des élégances à Honolulu. Milton Sills la regarde avec un air approbateur. C'est une scène du nouveau film de la First National « Stranded in Paradise ».



M^{lle} Marie-Louise Iribé, la réalisatrice et l'interprète de *Hara-Kiri*, film que l'on verra prochainement à Paris.



PHOTO RAOUL BARBA, MONTE-CARLO
Jackie Coogan au « Golf House du Mont-Age » à Monte-Carlo.

HAROLD LLOYD

l'homme aux lunettes d'écaille



Un chapeau de paille, une paire de lunettes d'écaille derrière lesquelles brillent deux yeux timides et pétillants de malice, un sourire sympathique, tel est Harold Lloyd.

Harold Lloyd, est né à Burchard, dans l'état de Nebraska et avait à peine un an, lorsque ses parents quittèrent ce petit village pour aller se fixer dans une ville de l'Illinois, où, d'ailleurs, ils ne restèrent que peu de temps. Harold suivit dans leurs multiples déplacements et visita ainsi presque toutes les provinces des Etats-Unis. Un jour sa famille arriva à San-Diego; l'océan Pacifique l'empêchant d'aller plus vers l'ouest, elle s'y établit définitivement. Son père achetant une petite boutique, Harold, qui n'était encore qu'un tout jeune garçon, devint son aide. Pendant de longs mois il vanta aux acheteurs les qualités des pêches de Californie en conserve et des poissons fumés; mais tout autre était son ambition; depuis qu'un jour à Denver il avait assisté à une représentation donnée par une troupe ambulante, il brûlait d'envie de faire, lui aussi, du théâtre et fit partie de la troupe d'artistes amateurs formée par les élèves du collège de San-Diego dont il suivait les cours.

Les représentations du théâtre de la ville avaient lieu chaque semaine et si Harold ne paraissait pas encore sur les planches il se consolait en vendant les programmes dans la salle, ou en remplissant soit les fonctions de placeur ou de second contrôleur. Un jour, il fut nommé électricien, ce fut alors une grande joie pour lui, il pouvait aller et venir dans les coulisses, voir de près les artistes, et même leur parler.

Il avait 14 ans lorsque M. Connor, célèbre professeur de diction, vint à San-Diego fonder la première école d'art dramatique. Harold ne taria pas à devenir son élève favori et même son second. Sans désertir la boutique paternelle, ni pour cela négliger la vente des programmes, il fut « figurant intelligent » et jouait de petits rôles chaque soir et en matinée le jeudi et le dimanche. Le brave garçon avait fort à faire car le programme était renouvelé chaque samedi et pour rien au monde son père n'aurait voulu le voir manquer un seul jour ses études scolaires.

Le sport, à son tour, l'intéressa; Harold, avec plusieurs de ses camarades, fonda un club sportif qui pendant longtemps tint tête à ceux des villes voisines.

Si au collège il était un élève médiocre, il commençait en revanche à se distinguer sur les planches et jouait à l'âge de 17 ans des rôles de compositions des plus difficiles.

Un matin eut lieu un événement qui bouleversa entièrement sa vie. En effet une compagnie cinématographique « Edison Moving Pictures Cy » vint à San-Diego pour tourner les extérieurs d'un film. Harold Lloyd, remarqué par le metteur en scène, fut alors engagé comme acteur régulier aux appointements de 35 dollars par semaine. Il lui arriva de jouer plus de cinq rôles dans la même journée étant, tour à tour, cow-boy, chinois, policeman, indien ou père noble.

Étant des plus occupés, Harold quitta le collège, la boutique paternelle, les cours de M. Connor et le club sportif pour suivre « l'Edison Moving Pictures Cy » qui s'était installée à Los Angeles.

Harold Lloyd pendant la première année joua plus de 250 rôles, après quoi il fut engagé par une société qui venait de se fonder « La Keystone » et dont le directeur n'était autre que le célèbre Mac Senett, ce digne homme de son âge; Hal Roach, artiste lui aussi. Un matin, ce dernier tomba gravement malade et fut dans l'impossibilité de se rendre au studio. Quelqu'un dut le remplacer; Harold Lloyd fut désigné. Cet événement rapprocha davantage les deux jeunes gens et lorsque l'oncle d'Hal Roach mourut, laissant un petit héritage, ils quittèrent la Keystone pour former une propre compagnie dont Hal Roach fut le metteur en scène et Harold Lloyd le principal artiste. Cela se passait en 1916.

Pour 50 dollars par semaine, celui qui devait devenir plus tard l'artiste de l'écran le plus payé, joua exclusivement des rôles comiques. Or, à cette époque, sur les écrans des Etats-Unis comme sur ceux du monde entier, un seul comique connaissait les faveurs du public: Charlie Chaplin. Sans vouloir l'imiter, Harold fut tout de même obligé de s'en inspirer. Charlie avait des vêtements larges, ceux d'Harold furent étroits, et sa monture était différente de celle du génial artiste. Ainsi naquit « Lonesome Luke », appelé « Lui » en France. Sous cet acronyme Harold Lloyd interpréta 150 films en une seule bobine, dont chacun était réalisé en un maximum de quatre jours et qui lui valurent une certaine popularité. Pas satisfait de lui-même, Harold chercha à composer une silhouette personnelle et, se rappelant avoir vu un soir sur la scène d'un music hall un comique avec des lunettes d'écaille, il pensa lancer ce genre à l'écran. Les « Lonesome Luke » terminés, il déclara que les spectateurs ne devaient plus rire à cause de l'excentricité des vêtements mais par une surprise imprévue et un « gag » auquel ils ne

s'attendaient pas. Harold décida alors d'abandonner son personnage précédent, de porter des lunettes d'écaille et de s'habiller correctement comme n'importe qui. Son apparition sur l'écran serait alors naturelle et les aventures qui lui arriveraient paraîtraient plus naturelles. Mais Harold Lloyd se heurta à un événement imprévu. La maison Pathé qui distribuait ses films en Amérique et qui avait lancé « Lonesome Luke » refusa de faire un nouveau lancement pour une nouvelle vedette.

Toute notre publicité est faite, répondit à Harold Lloyd M. Brunet, son directeur, le public connaît « Lonesome Luke » et Harold Lloyd n'est pour lui qu'un inconnu. Votre idée n'aura aucun succès.

Harold Lloyd persista dans son projet. Son contrat avec Pathé étant expiré il entra, ainsi que Hal Roach, toujours son metteur en scène, en pourparlers avec une société concurrente. Pathé, averti du fait et comprenant que d'une façon ou d'une autre la série des « Lonesome Luke » était terminée, demanda à Harold Lloyd de renouveler son contrat. C'est alors que fut lancé *Harold Lloyd l'homme aux lunettes d'écaille*. Une première série de films fut aussitôt commencée; le succès fut éclatant et le sympathique artiste gagna une véritable fortune ainsi que ses éditeurs.

Depuis, Harold Lloyd conquiert une renommée universelle. Que de chemin parcouru entre le premier *Lonesome Luke* et *En Vitesse*, en passant par *Monte-là-dessus*, *Faut pas s'en faire*, *Le Petit Frère* et *Pour l'amour du ciel*.

Germain FONTENELLE.





LA VOIX D'OUTRE-TOMBE.

Cette photo et sa savoureuse légende sont extraites de l'album de publicité de *Judex* édité en 1916

DANS le début du mois de décembre, plusieurs groupements de cinéma d'avant-garde, en une matinée de Gala à l'Apollon (dont, dans une pensée touchante, le bénéfice sera réservé à M^{me} René Cresté, la veuve malheureuse de *Judex*), présenteront un programme uniquement composé de films policiers français.

Sous cette appellation, les organisateurs entendent réunir quelques vues marquantes de ces films de mystères et d'aventures aux péripéties nombreuses et imprévues qui, pendant un temps, eurent la faveur populaire.

On se souvient de *Zigomar*, la première de ces « bandes » folles et ingénues où il fallait attendre le dernier épisode pour que la vertu finisse par être récompensée, de *Judex* et de *La Nouvelle Mission de Judex* (qui assurèrent la gloire de René Cresté, mais non pas sa fortune puisque, à son apogée, il touchait mille francs par mois!), des *Vampires*, de *Barrabas*, du *Stigmate* et surtout de ce *Fantomas*, d'une richesse d'imagination inouïe où, au nom de la science criminelle, le merveilleux venait chaque semaine s'imprimer sur l'écran en noir et blanc.

Nous ne verrons pas, lors de cette manifestation d'un haut intérêt rétrospectif ni *Le Masque aux dents blanches*, ni *Le Cercle rouge*, ni *Les Mystères de New-York* qui contribuèrent, eux aussi, à la vogue des films policiers mais qui, venant d'Amérique, manquaient de cette impondérable poésie de l'absurde qui donna tant de romantique intérêt aux cinéromans de M. Louis Feuillade, par exemple.

On ne sera pas étonné de découvrir dans le Comité organisateur de ces Galas de films policiers ou criminels, le nom de jeunes écrivains fort réputés de la nouvelle génération littéraire.

On sait que les surréalistes — ces enfants du

Au bon vieux temps du cinéma : **LE FILM POLICIER FRANÇAIS**

siècle, que leur siècle révolte et qui rêvent de rêves — ont officiellement manifesté leur attachement et leur affection pour ces « bandes » ou l'héroïsme et l'illogisme, les deux qualités qu'ils admirent le plus, sont presque toujours associées.

Ainsi, André Breton, Louis Arragon aident Jean Pidault et Jean Mauclair dans leurs recherches d'antiques pellicules de romans policiers.

Il est assez curieux de constater que le vrai film policier a subi une éclipse presque complète, non seulement en France, mais dans la production mondiale.

Car certains films à épisodes assez récents, les grandes productions, comme *Les Nuits de Chicago*, ne sauraient rentrer dans la catégorie de ces films policiers que les amateurs de cinéma aimeraient à revoir.

Quelle que soit leur supériorité technique sur *Judex*, *Fantomas* et *Les Vampires*, ce ne sont jamais que des resucées dont le scénario ne sort point de la banalité et où les artistes, jouant comme ceux de 1914 ou de 1916, ne peuvent y retrouver, car le temps a passé, le même succès.

C'est là un fait curieux qu'on n'a pas réalisé, à de rares exceptions près, de nouveaux films policiers en concordance avec l'époque et les nouvelles trouvailles de cinéma.

On parle de tourner *Arsène Lupin*. A lire le livre de Maurice Leblanc, je prends un extrême plaisir, mais je crains qu'*Arsène Lupin* (Jean Desbordes écrivait l'autre jour que Max Linder eut

été inimitable dans ce rôle) ne soit qu'une réédition souriante et édulcorée de *Fantomas*, sans qu'on y retrouve même le charme facile du roman.

Je souhaite des films policiers où le revolver, les menottes, les grosses chaussures des inspecteurs, la pince monseigneur, la serrure des coffres-forts joueront les premiers rôles, les rôles actifs.

J'ose à peine le dire : je souhaite des films policiers d'avant-garde.

L'hallucinante apparition de Jacques l'Éventreur dans *Figures de cire* est le modèle du film policier de demain, comme *Judex* est celui du film policier d'hier.

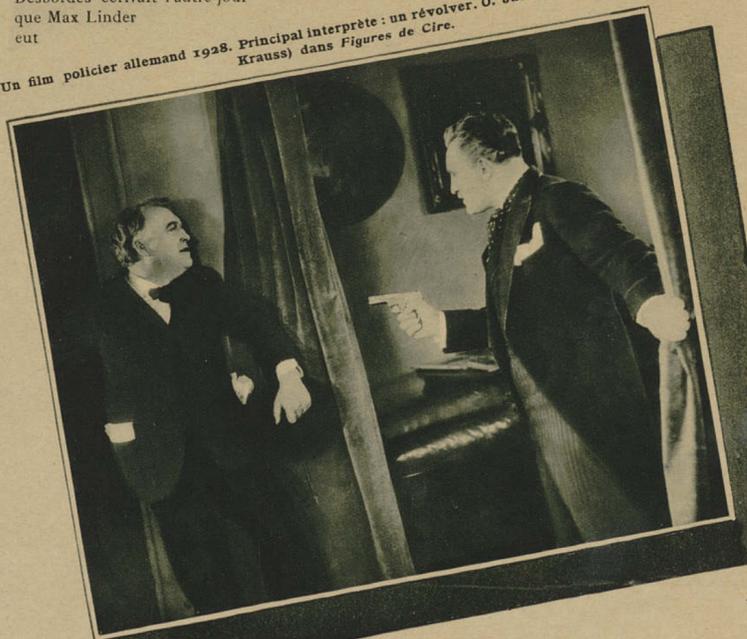
Pendant longtemps, les moralistes à tout crin ont chargé les films policiers de tous les crimes commis par les jeunes gens. Au tribunal, le juge condamnait et l'avocat demandait l'acquittement en brodant sur ce même thème : — C'est la faute au cinéma !

Le seul fait qu'on n'entende plus cette stupide antienne prouve que le bons sens est revenu et que le ridicule charmant qui se dégage de la vue rétrospective de ces fameux « films policiers » a tué les préventions qu'on avait contre lui.

Comment ne pas sourire devant la mine effarée d'Yvette Andreyor entendant, dans *Judex*, une voix d'outre-tombe... par le téléphone ou envoyant, dans *Le Cercle rouge* disparaître une tache originelle en l'enduisant d'une sorte de « correcteur humain »

J. BRISSAC.

Un film policier allemand 1928. Principal interprète : un revolver. O. Jack l'Éventreur (Werther Krauss) dans *Figures de Cire*.



La Nouvelle Mission de Judex. On reconnaît Yvonne Dario et René Cresté.

Voici l'apothéose criminelle du fameux film: Les Vampires.

La scène capitale de L'Énigme de la Riviera.

(A droite) Le dernier épisode de Judex. On reconnaît : Marcel Levesque, Edouard Mathé et Mlle Musidora.

Cette main sur laquelle un œil apparaît, est tirée du *Stigmate*, réplique française du fameux *Cercle Rouge*.

(A gauche) Combat sur un train, dans *Fantomas*.

On verra cette semaine à Paris

LES AILES

Pour le dixième anniversaire de l'armistice, nous assistons à une extraordinaire floraison de films de guerre... Celui que le Paramount nous présente cette semaine est consacré à l'aviation et il se recommande surtout par le soin avec lequel ont été reconstitués les combats aériens. D'autre part, en dépit d'une intrigue d'une extrême fragilité, la présence de Clara Bow et de Ch. Rogers donne une note agréable de jeunesse, de fraîcheur et le jeu de Richard Arlen et des autres artistes contribue à réaliser un ensemble homogène. Enfin, il convient de signaler l'innovation, grâce à laquelle la projection, s'évadant de l'écran, envahit toute la scène, prend une ampleur, une grandeur qui forcent l'admiration.

Nous publions d'autre part quelques photographies qui donneront une faible idée de la perfection technique avec laquelle est réalisé ce film. L'adaptation musicale et sonore est digne de l'ensemble.

G. T.

OMBRES BLANCHES

L'histoire débute dans l'île de Hikuero et montre les naturels réduits en esclavage par les tenanciers blancs de pêcheries de perles. — Un médecin, dégradé par l'ivrognerie, Matthew Lyod, se fait un ennemi de l'un d'eux, Sébastien, en défendant un pêcheur victime d'un accident. Pour se venger de Lyod, Sébastien le fait attirer sur un bateau dont l'équipage est mort de la peste, le fait attacher à la barre du gouvernail et abandonner au gré des flots.

Le bateau échoue sur un récif, et Lyod est reçu amicalement par les naturels de l'île. Il finit par épouser la vestale

du village dont il a sauvé le jeune frère. Il est régénéré, — mais la découverte de perles réveille sa cupidité et son désir de retourner dans le monde civilisé. Il allume un feu destiné à attirer un navire, et l'éteint de vant la peine qu'il fait à sa femme.

Mais le feu a été vu : c'est justement du navire de son ennemi Sébastien, qui croise dans ces parages, et qui décide de créer là aussi une pêcherie de perles. Lyod, qui veut s'y opposer, est tué et, après sa mort, l'île devient la triste proie de la civilisation.

Ce rapide résumé ne donne qu'une bien pâle idée de ce film absolument remarquable d'inspiration et d'exécution et qui est certainement l'un des plus beaux qu'il nous ait été donné d'admirer depuis de longs mois.

Réalisé aux îles Marquises, *Ombres blanches* constitue un remarquable documentaire qui évoque *Moana*, en le surpassant. On nous dit d'ailleurs que Flaherty, auteur de *Moana*, a collaboré avec Van Dyke à la réalisation de *Ombres blanches* et cela ne nous surprend pas, car on y retrouve les remarquables qualités de ce maître cinégraphiste.

L'interprétation qui est assurée en grande partie par les naturels de l'île est menée du côté européen par Monte Blue qui fait là une création extrêmement puissante et par Raquel Torrès pleine de grâce et de naturel. Robert Anderson remplit avec talent un rôle ingrat.

L'adaptation musicale et sonore faite après coup n'ajoute pas grand-chose au film qui se suffit à lui-même, mais elle est intéressante.

G. T.

FAIBLESSE HUMAINE

(Sadie Thomson)
Réalisation de Raoul Walsh
Interprétation de Gloria Swanson,
Lyonel Barrymore et Raoul Walsh

On se rappelle qu'une pièce de Somers et Maugham : *Rain* (pluie) passa avec succès sur une de nos scènes théâtrales. La pièce a été adaptée en Amérique sous le nom de *Sadie Thomson*, et passe sur un écran des boulevards avec le titre de : *Faiblesse humaine*, qu'on ne pouvait pas choisir plus naïfs.

Heureusement le film ne s'en porte pas plus mal. C'est une belle production, éloignée des hypocrites conventions du film américain standardisé, et si à la fin Sadie Thomson a une idylle qui finit bien, nous nous souvenons que la première moitié du film est d'une mélancolie et d'une apreté sauvage qui méritent l'admiration. L'atmosphère pénible de cette île du Pacifique où il pleut toute l'année, les troubles assauts donnés au cœur et à la chair d'un vertueux

pasteur par l'éclatante Sadie (Gloria Swanson) s'unissent pour conférer à ce film une note originale exceptionnelle. Lyonel Barrymore joue le pasteur avec une autorité et une intelligence qui sont bien employées. Raoul Walsh, metteur en scène du film, joue l'amoureux. Il y est énergique, c'est tout.

Mais Gloria Swanson dans ce rôle révolté, douloureux, passionné de Sadie Thomson a joué avec une pathétique acuité. C'est certainement le meilleur rôle de cette tragédie américaine.

TOTTE ET SA CHANCE

Réalisation d'Augusto Genina
Interprétation de Carmen Boni
et André Roanne

Un roman français mis en scène par un Italien, et interprété par une Italienne et un Français. Et ça donne *Totte et sa chance*, comédie légère, pimpante, charmante, où la plus fine technique sert le développement sans fatigue de la plus gentille des idylles.

Il ne faut pas chercher autre chose dans *Totte* que du charme. C'est énorme. Et de la gaieté. C'est excellent.

Charme et gaieté que rendent à merveille Carmen Boni en manucure qui fait un mariage féérique, et André Roanne, prince moderne puisque fils de millionnaire.



La délicieuse Raquel Torrès est, dans *Ombres Blanches*, une petite indigène pleine de fougue, de tendresse, de jeunesse saine et vigoureuse.



Gloria Swanson est rêveuse... Que va-t-elle écrire sur son bloc-notes? Peut-être des réflexions sur la *Faiblesse humaine*.



Totte et sa Chance est un film extrêmement parisien comme on peut en juger par cette scène.

Parmi les écrivains contemporains susceptibles d'écrire pour le cinéma, M. Maurice Dekobra est très certainement l'un de ceux à qui les metteurs en scène feraient le plus volontiers appel. Mais, voilà! M. Maurice Dekobra ne s'est pas encore décidé à mettre au service de l'art muet les dons d'observation et d'imagination qu'on se plaît à distinguer dans son œuvre. Pourquoi? C'est ce que « Cinémond » lui a demandé.

MAURICE DEKOBRA

nous dit :

CONNAISSEZ-VOUS la recette du scénario? Ne croyez pas qu'il suffise d'avoir l'esprit observateur et imaginatif pour composer la trame d'un film sur laquelle brodera le réalisateur.

Il faut aussi que l'auteur ait, non seulement des idées, mais une conception cinématographique des idées qu'il voudrait voir réalisées à l'écran. L'auteur idéal du scénario cinématographique serait donc un individu qui aurait d'abord le sens dramatique, c'est-à-dire la science de composer une action à la fois captivante et humaine; mais, au lieu de la condenser dans les règles étroites du théâtre, il doit se servir de toutes les possibilités du cinéma, qui permettent des transpositions variées impossibles à réaliser entre la rampe et la toile de fond.

C'est un problème qui donne lieu à des controverses presque dramatiques entre les détracteurs du cinéma et ses enthousiastes partisans. Il est évident que l'art pur est difficilement compatible avec les intérêts financiers énormes qui concourent à l'élaboration des films, et il est assez naturel que les capitalistes qui dépensent quelques millions pour réaliser un film n'aient pas pour objet d'encourager l'Art pur, mais le désir de toucher des bénéfices appréciables.

D'autre part, le film idéal pour un producteur est celui qui sera vu et apprécié par 300.000.000 de spectateurs à travers le monde, c'est-à-dire que le film idéal doit plaire aussi bien à l'esthète de la Rive Gauche et au paysan d'Auvergne qu'au gaucho argentin, au docker anglais et au Ranch-man du Far-West américain. Or, comme sans trop s'illusionner, chacun sait que la moyenne, de l'intelligence de 300.000.000 d'individus approche le zéro, comment plaire en même temps à 290.500.000 cerveaux très moyens, ou même bien souvent très au-dessous de la moyenne, et à 500.000 esprits raffinés. Le problème du Cinéma est là.



la « *Madone des Sleepings* » idéale.

Les films que j'ai aimés?

Le plus curieux que j'ai vu est Le Cabinet du docteur Caligari. Parmi les productions françaises, mes préférences vont à L'Atlantide et à Napoléon. J'ai beaucoup aimé aussi Metropolis et Le Tsar Yvan le Terrible.

En un mot, j'aime beaucoup le cinéma, mais malheureusement on est trop souvent déçu et on perd sa soirée en y allant; on paye très cher et on est récompensé une fois sur dix!

Une dernière confidence.

Ayant fini Quartier latin, que Augusto Genina réalise pour la Sofar, je vais partir à la découverte des Indes et j'espère bien rapporter de là-bas de bons éléments cinématographiques.

Je vous l'ai dit, j'aime le cinéma, mon voyage sera ainsi dominé par ce sentiment.

MAURICE DEKOBRA.

Dans l'avenir, il y aura dans les salles de cinéma la même classification que pour le théâtre. Il ne sera pas impossible de réaliser dans les principales grandes villes du monde la construction d'au moins une salle qui présentera aux amateurs avertis, aux spectateurs raffinés, aux chercheurs de nouvelles idées, des films originaux et qui correspondront à ce qu'était l'ancien Théâtre Libre d'Antoine.

Les Américains ont à leur disposition une interprétation merveilleuse, un choix d'artistes fabuleux, dont les réalisateurs français devraient bien s'inspirer, et une richesse de mise en scène remarquable. Si tous ces moyens financiers et matériels étaient appliqués à des scénarios qui en valussent la peine, ils approcheraient bien près de la perfection cinématographique.

Mes artistes préférés? Charlie Chaplin, Greta Garbo, type parfait de la femme fatale et qui eut été pour moi



Olaf Fjord (le prince Seliman) et Annette Benson (Griselda Turner), dans *Mon Cœur au ralenti*, film tiré du roman de M. Dekobra.

L'ÉCRAN, C'EST LE TAPIS ENCHANTÉ...

LA SCÈNE ET L'ÉCRAN

DEUX COUSINS QUI SONT FAITS POUR S'ENTENDRE

En regardant les affiches qui habitent en ce moment les Colonnes Morris, vous pouvez voir les titres de nombreuses pièces que vous avez déjà lus, à la porte des cinémas, comme titres de films. Il en est ainsi (je prends, au hasard, un jour de cette semaine écoulée) pour *Faust*, à l'Opéra; *Saratti le Terrible*, à l'Opéra-Comique; *Le Duel*, à la Comédie-Française; *Le Bonheur du Jour*, à l'Odéon; *Thais*, au Trocadéro; *Le Secret*, au Gymnase; *Cyano de Bergerac*, à Sarah-Bernhardt; *Hamlet*, à l'Avenue; *Michel Strogoff*, au Châtelet; *La Madone des Sleepings*, à la Renaissance; *Rêve de Valse*, à Trianon-Lyrique, etc., etc.

C'est très bien. D'abord à l'encontre, cela permet d'occuper son temps à établir des comparaisons, — ce qui vaut mieux que d'aller au café! — et puis, cela marque une étape dans l'utilisation industrielle des œuvres intellectuelles. Il n'y a plus tant d'idées en cours. Désormais avec le même ouvrage, un auteur fera d'abord un feuilleton pour un journal; puis une grande nouvelle pour une revue; puis un roman pour un volume; puis une comédie; puis un opéra-comique, puis, enfin! un scénario!

Entre le théâtre et le cinéma, du moins, je ne suis pas de ceux qui voient d'insurmontables barrières. Ces deux arts ne sont pas ennemis. Ce sont cousins faits pour s'entendre.

Quant au théâtre, il a apporté aussi son tribut à l'écran. Robert Desnos, qui est un poète de génie (mais qu'est-ce que ça prouve, comme dit Courteline?) a polémique — jusqu'aux insultes — avec le sympathique Jean Toulout, pour avoir affirmé, une fois encore, que les comédiens de théâtre étaient de piètres interprètes d'écran. *La Passion de Jeanne d'Arc* qui n'est jouée que par des gens de scène — Falconetti, Silvain, Lurville, etc. — donne à Desnos un éclatant démenti.

En vérité, on a tort de généraliser. Trop souvent ce sont de mauvais cabotins de théâtre qui représentent le théâtre au cinéma. Les bons artistes sont partout de bons artistes.

Il n'en est pas de même des pièces: *Toi que j'ai tant aimée*, comédie délicieuse, ferait sans doute un piètre film. *Le Chemin de Buenos-Ayres*, pièce médiocre, ferait au contraire une "bande" excellente, ainsi que *Napoléon IV*, *Le Coup de Roulis* ou *Siegfried*, trois bonnes pièces.

Tenez: quand on a vu *Broadway*, au théâtre de la Madeleine, chacun s'est écrié: « Mais c'est du cinéma! ». Les critiques l'écrivirent. Le public le répète. Eh bien! je suis persuadé du contraire! Si *Broadway* avait dû faire un bon film, les Américains qui, 1.500 soirs de suite, le virent grandir, nous l'auraient déjà fait savoir sous forme de pellicules impressionnées.

PIERRE LAZAREFF.

Le cinéma a des répercussions insoupçonnées sur la vie de la Comédie-Française. Jadis, déjà Suzanne Révonne dut quitter la Maison de Molière parce que M. Georges Claretie, alors Administrateur, trouvait que « tourner » était incompatible avec la dignité de comédienne de notre Premier Théâtre. Parce qu'il fait trop de cinéma, les comédiens français vont sans doute prier M. Maurice de Féraudy de devenir Sociétaire Honoraire.

Tant mieux, l'excellent vice-doyen pourra consacrer plus de temps aux studios.

Le procès que Charlie Chaplin fait à l'acrobate Charlot Rivels (des directeurs peu scrupuleux annoncent l'excellent numéro sous le titre Charlot dans le Cirque) serait le premier d'une série qui expurgerait la scène de faux sosies — sans tact et sans esprit ceux-là — qui spéculent sur la gloire du génial cinéaste. Ce comédien, gras et gros, qui mal déguisé tourne depuis deux ans avec des pièces qui s'intitulent *La Bordée de Charlot*, *Charlot chez lui* et même *Charlot, soldat (sic) et le danseur qui s'exhiba à l'Apollo en s'intitulant Charlot en chair et en os (simplement) pourraient bien être empêchés bientôt de poursuivre leur coupable industrie.*

Huguette Duslos ne tournera pas cette année. C'est comme ça!... La charmante artiste se consacre au théâtre... pour l'instant. Quand elle ne jouera plus *La Guepe*, à l'Épave, elle partira pour une grande tournée en Égypte, Grèce et Turquie. De retour à Paris, elle créera, en avril prochain, une nouvelle pièce de MM. Armont et Gerbidon à l'Athénée.

Claire Franconmy demandait à Rip: — Avez-vous vu Marine d'abord, avec Lon Chaney? — Non, répondit Rip, et je n'en ai pas: J'aurais des haut-le-cœur. — Vous craignez le mal de mer? — Non, mais de voir tant d'eau sans vin, je ne saurais m'y habituer!

Encore une pièce qui fut d'abord un roman, puis connu le succès comme film, avant d'aborder les feux de la rampe: il s'agit de *L'Orloff* qu'on vit à l'écran sous le titre *Le Diamant des Tsars*. L'Orloff, opérette de Granitschtein, compositeur viennois, va passer aux Folies-Wagram. Le rôle principal joué dans le film par Ivan Pétrowitch sera chanté par André Baugé.

Il y a des lits dans *La Madone des Sleepings*, mais celui du théâtre fait pauvre figure auprès de celui que s'est offert le cinéma! Il est vrai qu'ils ne correspondent pas aux mêmes pages du roman de Maurice Dekobra.



La regrettée Claude France et Olaf Fjord dans le film: *La Madone des Sleepings*, adapté du roman de Maurice Dekobra.

Quel est le plus photogénique de nos ministres?

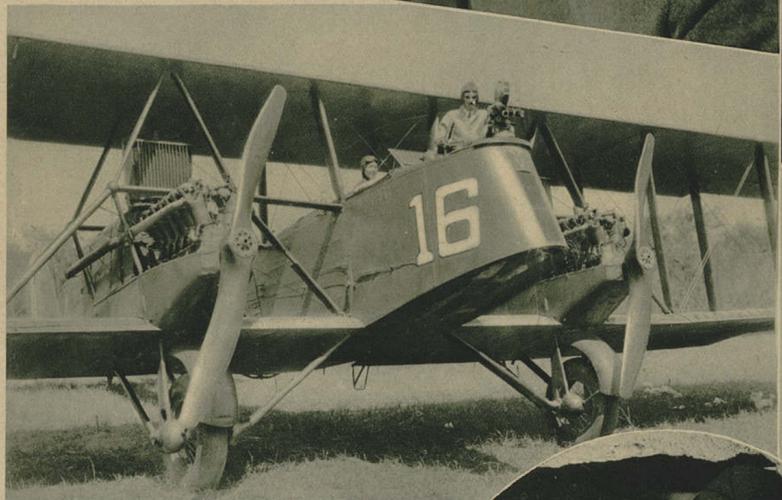


M. Doumergue pose complaisamment devant la camera.

PHOTOS HENRI MARTINIE, G. L. MANUEL FRÈRES ET HENRI MANUEL

LES AILES

Nous vous présentons les trois vedettes de ce film fameux. Voyez, de gauche à droite : Charles Rogers, jeune premier plein de fougue dans son rôle d'aiglon, qui, rapidement, devient le plus combattif des aigles ; Clara Bow, adorable de grâce mutine, en conductrice bénévole d'une auto de ravitaillement ; Richard Arlen, enfin, véridique dans son personnage d'ami dévoué tombant victime de son héroïque dévouement.



Le grand avion de bombardement va s'envoler pour accomplir son œuvre de destruction.



Une fleur dans les ruines...

C'est une œuvre tout à fait remarquable, attendue depuis longtemps, que le *Paramount* offre cette semaine au public parisien. A côté d'une délicate et fraîche histoire d'amour et d'amitié, ce film fait revivre avec une extraordinaire intensité dramatique les héroïques combats que livrèrent les aviateurs alliés au cours de la grande guerre et est admirablement interprété par Clara Bow, idole du public ; par Ch. Rogers, sympathique et intrépide jeune premier ; par Richard Arlen, et tant d'autres artistes excellents que nous ne pouvons nommer tous, *Les Ailes* est un film unique en son genre.

Mais il faut avant tout qu'un film sur l'aviation soit véridique, qu'il donne une idée aussi exacte que possible de ce que furent les titanesques combats qui se déroulèrent dans le ciel. Or, l'as des as, le capitaine René Fonck, qui a vu le film en Amérique, l'a vu et revu en France, a porté sur *Les Ailes* un jugement qui dispense de tout autre commentaire.

Les Ailes, c'est un monument à la gloire de l'aviation.

« C'est une évocation véridique et grandiose de ce que fut la guerre aérienne. C'est le meilleur film d'aviation que j'ai vu jusqu'à ce jour. »

René Fonck

Paris, le 7 novembre 1928.

c'est un film
Paramount



(A gauche.) La « saucisse » d'observation, but indiqué pour les mitrailleuses de l'adversaire. — (Ci-dessus.) Après un héroïque combat, l'avion, abattu en flammes, s'est écrasé sur le sol où il n'est plus qu'un informe amas de débris fumants.

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER.

CINÉMONDE EN ALGÉRIE

.....

On a tourné, à Oran, des scènes de "Vénus"

avec Constance TALMADGE
et Jean MURAT

● ● ●



Rassurons-nous!.. Ce jeune homme qui a bu l'onde amère reviendra à la vie, dès que les "moulins à images" auront cessé leurs ronrons. (Ci-dessous) M. Mercanton a tourné parmi la foule bigarée des dockers. Burel et Letort, flegmatiques braquent leurs appareils.



Malgré le mauvais temps, Constance Talmadge et Jean Murat (à droite) gardent le sourire.

ORAN. — Novembre 1928. — (De notre Correspondant particulier). — C'est vers Oran que se sont dirigés dernièrement le metteur en scène, les opérateurs et la troupe qui réalisent, pour les "Artistes Associés", le film *Vénus*, d'après le roman de M. J. Vignaud et, naturellement, leur arrivée a causé, dans notre ville, une vive sensation. C'est, en effet, la seconde fois seulement qu'une troupe franco-américaine nous honore de sa présence. La première fut celle qui tourna, dans notre ville, *Les Murs du silence*, avec René Navarre, René Poyen, etc... film qui obtint un succès relatif à Oran, car il contenait des inexactitudes, telles que la géographie s'y trouvait fort maltraitée...

D'après le scénario de M. J. Vignaud, la Princesse Béatrice Doriani, propriétaire d'une ligne de Messageries Maritimes (rôle interprété par Constance Talmadge) part sur son yacht *Vénus* à la recherche du Capitaine de la Marine Marchande, Franqueville (Jean Murat), dont, peu de temps auparavant, elle a signé l'ordre de destitution.

C'est là aussi que font leur apparition, trois personnages, interprétés par Mariotti (un chef de dockers, bourru et brutal), Ch. Franck (le détective Hassan qui épie continuellement la Princesse) et le jeune fils du réalisateur, Jean Mercanton, que l'on retrouve ici sous les haillons d'un petit Arabe compagnon dévoué de Franqueville.

Malheureusement, le mauvais temps a sévi pendant presque toute la durée du séjour des artistes, et cela n'a pas favorisé la tâche du metteur en scène, M. Mercanton. Le plus souvent perché sur une haute pile de marchandises, ou sur le pont d'un cargo, il tourna, avec ses opérateurs Burel et Letort, parmi les rumeurs et le va-et-vient du port, le cri aigu des sirènes, le sifflement et le halètement des locomotives, venaient entrecouper le piétinement des porteurs indigènes courbés sous leur charge et fourmillant sans cesse sur les passerelles et les allées.

La charmante Constance Talmadge, vedette du film, évoluant, élégamment vêtue, parmi cette foule bigarée faisait un singulier contraste en pareil lieu. Chaque jour, on la voyait circuler au milieu des nuages de poussière soulevée par le transport des marchandises. Une fois même, un rat énorme se précipita droit sur elle... Par bonheur, Constance, absorbée par la scène qu'elle tournait, n'aperçut pas le dégoûtant animal car, comme elle professe à leur égard une irrésistible aversion, — cela n'a rien d'étonnant, n'est-ce pas, Mesdames? — la scène enregistrée aurait été celle d'une extraordinaire panique!

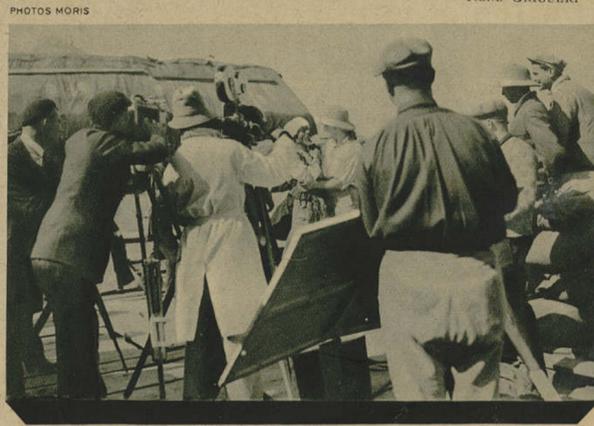
En voyant la jolie artiste, nous évoquons les films dans lesquels nous l'avons applaudie: *Intolérance*, de Griffith; *Les signes de l'Amour*, *Mon cœur et mes millions*, *L'Enjoleuse*, *Sa sœur de Paris*, etc...

Quant à son partenaire, Jean Murat, nous l'avions vu dans *Carmen*, *La Proie du vent*, *Fiançailles rouges*, etc...

Nous fondons de grands espoirs sur cette partie de film tournée à Oran, car nous savons que M. J. Vignaud, auteur de *Sarati*, *le Terrible*, connaît à fond tout ce qui touche à l'Algérie, la mentalité arabe, les mœurs.

Nous souhaitons vivement que l'on vienne de plus en plus chez nous tourner des films car, pendant la plus grande partie de l'année, notre pays jouit d'un climat merveilleux et les sites intéressants ne manquent pas. Alger, je le sais bien, commence à être assez favorisée à ce point de vue et Oran, avec ses 160.000 habitants, est un peu jalouse...

RENÉ GRIGUER.



PHOTOS MORIS

Un Nouveau Film
de Charlot

"Les Lumières de la Ville"

Nous avons eu la bonne fortune de joindre, dans un café de la rive gauche, Mr. Samuel W., dessinateur américain bien connu et ami intime de Charlie Chaplin.

Lors de son dernier séjour à Paris (en août), Mr. Samuel W. nous avait déjà entretenu du film que Charlot réalise actuellement en Californie; nous avions alors publié ses déclarations dans la revue "Photo-Giné" et dans un journal quotidien. Mr. W. n'est point retourné depuis en Amérique, mais il a reçu de nombreuses lettres de Chaplin et des collaborateurs les plus immédiats du grand artiste. De surcroît, il a eu communication du scénario des "Lumières de la Ville". Et c'est en toute connaissance de cause — amplement et sûrement informé — qu'il a pu nous parler.

— Charlie Chaplin, nous a-t-il dit, renonce cette fois au "grès sel" comique qui fit la fortune de "La Kuee vers l'Or" et du "Cirque". Son film sera des plus nuancés, des plus subtils — un film uniquement suggestif. Charlie dit que son film sera fait non pour les yeux, mais pour les âmes. "Lumières de la Ville" sera évidemment beaucoup moins "public" que les bandes précédentes.

— L'histoire? Elle a si peu d'importance! Un vagabond rôde à travers la grande nuit moderne; dans l'émèlement inextricable de lumières, enchanteresses et trompeuses. L'éternelle histoire du "pauvre bougre", quoi! Pourtant, cette fois-ci, l'intérêt du drame n'est point concentré uniquement sur le rêve et les pérégrinations de Charlot. Il y a une "toile

de fond" vivante et que Charlot se plaira à mettre en une très vive lumière — la pègre d'une grande ville. Avec pitié et amour, Charlot parlera de ceux à qui le fameux "sens social" fait défaut et qui périssent par générosité, par maladresse ou par système — des rêveurs de garnos, des poètes de bouges infects, des bohèmes, des aventuriers, des insoumis, des inassouvis, des vaincus de toute sorte. Il montrera la grande ville telle qu'elle est. Je crois qu'il y aura dans le film tout un passage sur les "intoxiqués de lumière" — les jeunes gens et les jeunes filles qui "révent de faire du cinéma", assaillent les studios avec un stock inépuisable de fantaisie, énormément d'ardeur et très peu de dollars en poche. L'immense insatisfaction de tout un peuple — du peuple des grandes villes américaines modernes — trouvera en Charlot son poète, son peintre ému.

— Le lieu de l'action? Charlie songeait d'abord à New-York. Je crois qu'il a maintenant renoncé à nommer la ville où il déroulera son histoire.

— Il ne sera point trop téméraire de regarder "Lumières de la Ville" comme une espèce de manifeste moral. Ce film constituera la réponse de Charlot à l'ignoble déchaînement de colères et de calomnies puritaines dont vous vous souvenez et qui a été provoqué par le divorce de l'artiste. Max Eatman, le grand publiciste new-yorkais, m'écrit que Charlot ne retournera sans doute plus à Hollywood...

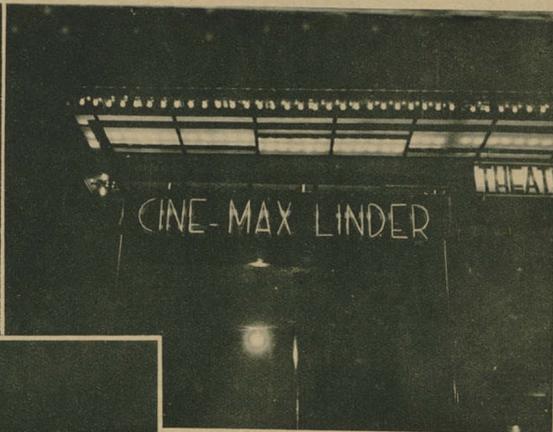
— Charlie pense avoir terminé son film pour le 15 décembre. Il espère le présenter lui-même à New-York, Londres et Berlin. Il viendra peut-être aussi à Paris.

M. GOREL.



Une photographie inédite de Charlot avec le regretté Max Linder.





Paris...



« O Paname,
Paname,
c'est toi ! »

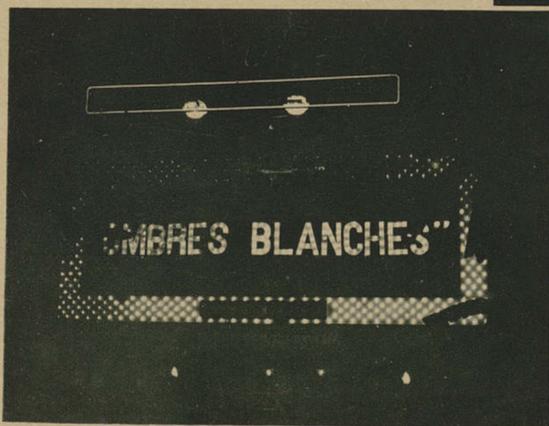
chante, au Casino de Paris, M^{me} Jane Marnac, et elle nous fait très bien comprendre toute la nostalgie des Parisiens exilés, quand, là-bas, ils rêvent à Paname !

Paris et ses lumières, Paris et son éclat, Paris le soir, Paris la nuit !

Un soir, à Berlin, je m'arrêtais, rêveuse, à un bout du Kurfürstendamm, résolue à trouver et à exprimer ce qui manquait à cette grande artère pour ressembler à nos boulevards. J'en admirai la propreté, la largeur, l'éclat, mais je m'aperçus tout à coup qu'il y fallait de l'unité. Des enseignes lumineuses de tous les styles, de toutes les couleurs, à toutes les hauteurs, et de différentes importances, brouillaient les yeux, fatiguaient le regard, égaraient l'attention.

De la publicité d'un goût très américain faillit, il y a quelques mois, gêner nos boulevards et nos avenues. Vous souvenez-vous de ces cinémas qui, pour chacun des films à succès qu'ils mettaient à leur programme, inven-

PHOTOS " CINÉMONDE "



du Gaumont-Palace, l'élégance du Colisée. De-ci, de-là, encore quelques exagérations : notes fausses qui disparaîtront bientôt tant elles se remarqueront.

Paris, ville lumière, ne sera plus enlaidi par ses lampes à arc, ses lettres de feu, ses mille lueurs ; elle aura de l'éclat, mais ne laissera pas ; elle aura de la fantaisie, mais bannira le désordre et je crois pouvoir affirmer que ceux qui, à juste raison, ont choisi la lumière pour faire leur publicité et attirer le public, ne feront que gagner en se modérant.

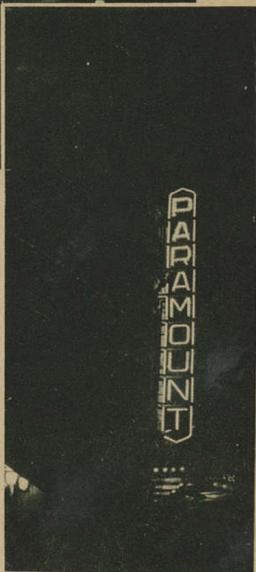
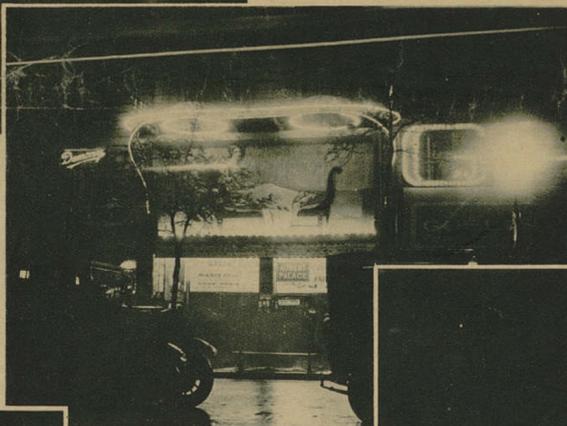
Abondance de bien, nuit ; trop de lumière, aveugle !
R. L.



ville lumière !



taient un décor fantastique, dans tous les tons, avec tous les volumes et dans le but affirmé de stupéfier la foule ? Une réaction heureuse s'est produite, on est revenu à plus de simplicité. Nous pouvons admirer, maintenant, la façade moderne de Marivaux ; lettres blanches, lettres rouges — goût parfait — la sobriété de Max-Linder, l'éclat



Le dernier film

d'EMIL JANNINGS

Emil Jannings, c'est
l'homme de deux
rôles, le visage à
deux masques...



L'art du cinéma doit
à Ernst Lubitsch et à
E. Jannings un chef-
d'œuvre considérable.

Un exemplaire du dernier film qu'a tourné Emil Jannings en Amérique vient d'être envoyé à Paris, et seulement une vingtaine de privilégiés ont pu le voir, en France, jusqu'à aujourd'hui. A New-York, ce film est projeté depuis bientôt 6 mois, accompagné des bruits enregistrés pendant la prise de vues, et il y remporte tous les jours un succès qui ne s'atténue pas.

The Patriot — titre anglais, dont la traduction littérale sera probablement reprise sur nos écrans — raconte l'histoire du tsar de Russie Paul I^{er}, dont la démenche croissante inquiète sa cour à tel point que son ministre de la guerre, le comte Pahlen, se décide dans l'intérêt de son pays, et malgré la maladroite amitié que lui porte son souverain, à le faire assassiner.

Emil Jannings joue le rôle de Paul I^{er}. On a dit de lui, après l'avoir vu dans *Quand la chair succombe* et dans *Crépuscule de Gloire* : c'est l'homme de deux rôles, le visage de deux masques, qui traduit le même éternel dyptique, la splendeur et la misère, la puissance, la déchéance, le bonheur et le malheur.

Dans *Le Patriote*, il montrera qu'il est, au vrai, le plus formidable acteur que le cinéma ait encore jamais eu. Dans le rôle du roi fou, qu'il joue de toute sa force d'humanité, il a su indiquer en touches sobres, discrètes, passagères, l'affaiblissement, dans un individu, des facultés intellectuelles. Il est devenu un simple corps mu par parfois par certains sentiments encore vivaces au fond de lui-même, mais qui ne conservent entre eux aucun lien logique. Tout ce que sa misérable cervelle détraquée se forge de dangers, d'obstacles, de menaces, il l'a rendu d'une manière hallucinante. Il est le jouet du travail inconscient et irrésistible de celle-ci. Il la croit aveuglement et lui obéit en esclave. Lorsque cette fraction de conscience lui présente le plus futile objet, il applique toute la somme de vigueur, de volonté et d'intelligence qui se trouvent éparées en lui. On suit sur sa figure la progression de l'idée qui le taquine d'abord, continue à l'ennuyer, aboutit enfin à lui donner une obsession insurmontable qui le jette, tout écumant, dans le domaine de la rage. Il s'y meut en tyran, en despote absolu ; il joue du sceptre comme d'un fouet ; il bat, il flagelle, il hurle.

Son seul ami, c'est le comte Pahlen, " le patriote ", qui lit sur le visage comme dans la conscience du tsar,

Paul I^{er} se sent compris, s'attache à lui de toute la force de son affection laissée depuis toujours sans objet. Il s'en fait un maître, une gouvernante et un chien. Qu'une affaire soit mal réglée, qu'il ait besoin de quelque chose, qu'il se sente souffrant, qu'il soit possédé d'un caprice, c'est après Pahlen, inévitablement, que le tsar se met aussitôt à clamer de ses grosses lèvres tordues. Tous les sentiments, Jannings les provoque ici à leur

paroxysme. Son misérable sort de sénile enfant gâté suscite une amertume d'une acreté étrange. Sa brutalité excite la haine, et son malheur fait monter aux yeux des larmes d'attendrissement. La hideur de son gros visage dément ; ses vices, son indécence provoquent des hoquets de dégoût, une répulsion invincible. L'impression qu'il donne tout le long du film est à la fois si naturelle et si accablante que l'on soupire de soulagement, lorsqu'à la fin du drame, il est abattu comme une mauvaise bête, malfaisante et inutile. Jannings, dans *Le Patriote*, c'est un fou qu'on a été chercher dans la rue et qu'on a laissé, pendant des mois, se prodigier devant l'appareil de prise de vues.

Mais, sans lui, *Le Patriote* serait tout de même un film considérable. Lewis Stone, qui joue Pahlen, y fait preuve d'une autorité, d'une intelligence et d'une finesse rarement rencontrées à l'écran. Il est le maître de la Russie à la place du tsar, et il la conduit d'une poigne aussi discrète que vigoureuse. Son sourire et son regard ont un esprit d'une subtilité insaisissable. Sur le plan de l'intelligence, il peut être comparé, pour l'expression de la vérité, à Jannings laissé en liberté dans le domaine de la folie.

Florence Vidor joue le rôle de la maîtresse de Pahlen, que celui-ci jette entre les bras du tsar pour précipiter le drame. Elle y est toute douce et mélancolique, et se tient admirable au niveau de ses deux partenaires masculins.

Le film est d'Ernst Lubitsch, un des metteurs en scène les plus connus des États-Unis. En France, où l'on retient mal le nom des réalisateurs américains, on connaît celui-là. Sa réputation n'est pas surfaite. Il a fait du *Patriote* une œuvre à la vision de laquelle on prend un plaisir d'une qualité rare. Il s'y mêle à la fois le sentiment de la perfection absolue atteinte en matière de cinéma et une satisfaction d'esprit très subtile et très délicate pour les innombrables scènes d'humour, intelligentes et fines, qui y scintillent. La munificence des décors mériterait, pour la discrétion de leur mise en valeur, que les réalisateurs français y prissent une leçon : celle de présenter une mise en scène fastueuse sans en souligner le prix.

L'art du cinéma doit à Ernst Lubitsch et à Emil Jannings un chef-d'œuvre considérable.

P. O.



Je t'aime en Anglais...

ROMAN INÉDIT DE YVES DARTOIS

*Une fraîche et délicate
aventure d'amour dans
le monde des étudiants.*

III (1)

Donc, il s'agissait bien d'un coup de tête; et, à nouveau, il répétait: — Mais pourquoi? Pourquoi?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'un coup formidable vint ébranler le mince panneau de bois de sa porte.

— C'est la soirée, pensa-t-il; au point où j'en suis, je ne vois plus trop quelle nouvelle désagréable pourrait encore survenir...

Il ne pensa pas tout de suite à la venue possible de Charlie, que lui annonçait la lettre de Josette.

La porte ouverte jeta sur le palier un carré de lumière jaune aussitôt obstruée par la haute silhouette de Charlie, car c'était lui.

Mais un Charlie atterré, décomposé; sa figure poupine de bébé anglais avait pris une teinte terreuse et, dans sa main, sa main solide de sportif, tremblait également une lettre. Sans comprendre, Claude regardait alternativement ces deux papiers froissés, celui qu'il tenait et celui que tenait son partenaire.

— Savez-vous où elle est? cria l'Irlandais. Dites-le moi tout de suite.

— Avant tout, répliqua Claude, laissez-moi fermer cette porte; nous n'avons nul besoin de hurler nos histoires à tous les échos de la Cité universitaire. Maintenant, laissez-vous tomber dans ce fauteuil, car, mon cher, vous ne tenez plus debout. Par exemple, je ne puis rien vous offrir qu'un whisky soda.

— Excellent, murmura Charlie. Le soda, nous le boirons demain, donnez toujours le whisky.

Et s'étant versé jusqu'au bord un verre qu'il avala d'un seul trait, Charlie commença:

— Je vois que vous tenez, vous aussi, une lettre de Josette Charteris. Si elle vous donne des renseignements susceptibles de me permettre de la retrouver, il faut me les fournir. Excusez-moi; je vous parle comme un fou ou comme un habitant de Whitechapel. Je reprends par le début.

— C'est moi, j'aime autant vous l'apprendre tout de suite, qui ai fait partir notre jeune amie; ne bondissez pas, ne m'interrompez pas; encore une fois, écoutez-moi.

Claude, très maître de lui, ne songeait d'ailleurs nullement à interrompre. Le tabac lui semblant avoir un goût âcre, il jeta au loin sa cigarette et prit lui aussi un verre de whisky.

— Allez, dit-il.

— Vous savez peut-être, reprit Charlie, que M^{lle} Josette Charteris est à moitié ma fiancée; je ne vous en ai jamais parlé, car on ne raconte pas ces sortes de choses. Sa famille et la mienne possèdent des propriétés voisines dans le Comité de Kerry et, tout enfant, j'ai joué dans nos prairies avec celle que les villageois appelaient « la petite reine ». Lorsque je vins avec elle, pour le Congrès des étudiants, je ne me doutais guère de ce qui allait se passer. Depuis qu'elle vous connaît, elle a pour vous un penchant très vif, qui sauterait aux yeux de l'être le moins prévenu, sauf naturellement de l'intéressé. Je puis bien vous le dire, n'est-ce pas? maintenant que c'est passé.

Miss Josette est riche. Je crois, sauf erreur, que vous n'avez pas un penny. Vous ne pouviez raisonnablement songer à faire accomplir à cette jeune fille une bêtise quelconque, car j'ai remarqué que vous étiez un garçon loyal.

— Vous auriez pu m'en parler, fit observer Claude avec quelque amertume. J'aurais fort bien compris la situation.

— Difficile. D'autre part, la famille Charteris réclamait d'urgence sa fille. Enfin, vous avouerez que, sans être positivement jaloux, je ne pouvais être enchanté de voir celle que, depuis quinze ans, j'avais accoutumé de considérer comme ma fiancée, flirter dans le parc charmant de la Cité.

Ce matin donc, j'ai eu une longue conversation avec Josette. Je lui ai fait comprendre que cette aventure ne pouvait raisonnablement se terminer; elle se défendit longtemps, alléguant son indépendance, puis la franchise de votre camaraderie. Enfin, elle se résolut à vous laisser un mot d'adieu, celui-là même que vous tenez et, à 7 heures du soir, nous devions, elle et moi, prendre le rapide de Boulogne afin de regagner l'Angleterre. A 7 heures, mes valises étaient donc prêtes et j'attendais Josette Charteris. Par deux fois je lui avais fait dire de se dépêcher, et par deux fois elle m'avait demandé un peu de patience.

Or, Monsieur (et Charlie se leva d'un bond en agitant convulsivement sa lettre sous les yeux de Claude), à 7 heures et demie j'ai reçu, également, moi Charlie, une seconde lettre.

Et, dans cette lettre, elle m'annonçait bien son départ; mais, pour des raisons qui lui étaient personnelles, elle partait de son côté, en taxi, pour une gare et une destination inconnues de moi, « m'envoyant d'ailleurs sa franche amitié et gardant le souvenir des heures aimables que nous avons passées ensemble. »

— Voulez-vous la lire, cette lettre?

— Bien qu'il n'en eût guère envie, le fou-rire gagnait Claude. C'était trop drôle. Ainsi, lui aussi.

— Oh, je vous remercie; une lettre pareille, ce n'est plus un signalement, c'est une circulaire.

Ayant achevé son histoire, Charlie paraissait vraiment en piteux état: il restait assis, la tête entre ses mains, et le Français sentait une sorte de sympathie le gagner. Il lui versa à nouveau un verre d'alcool. Soudain, dans un dernier effet de colère, Charlie bondit sur ses pieds et jeta à Claude:

— Si, vous le savez; il n'est pas possible qu'elle ne vous ait pas dit, à vous qu'elle aimait, le but de son voyage. Qui sait? elle se cache peut-être dans un coin de la Cité, sans doute à deux pas d'ici, et demain vous la retrouverez lorsque je serai parti; mais ça ne se passera pas comme cela...

— Mon pauvre vieux, répondit Claude, désignant d'un geste magnifique la petite chambre d'étudiant, je vous affirme qu'elle n'est pas ici. Si vous ne me croyez pas, fouillez les armoires, déplacez les objets; je ne vous en empêche pas.

— Mais alors, que faire, que faire? gémit Charlie.

— Eh! je n'en sais rien, dit Claude, légèrement impatient. Si vous voulez rester ici (vous semblez y tenir), nous lirons, nous travaillerons, nous vieillirons doucement, en parlant d'elle, comme j'ai lu dans je ne sais quel bouquin. Puis, quand nous aurons mangé notre dernier louis, effeuillé le dernier souvenir, et bu le dernier verre de whisky, nous regagnerons la porte d'Orléans, nos valises sur l'épaule. C'est encore une solution.

— Hélas! dit Charlie, je ne puis envisager les choses avec cette légèreté que j'envie; vous ne pouvez comprendre: quinze ans, que je la connais.

Ayant horreur des effusions sentimentales, Claude coupa court en lui versant tout le reste de la bouteille de whisky.

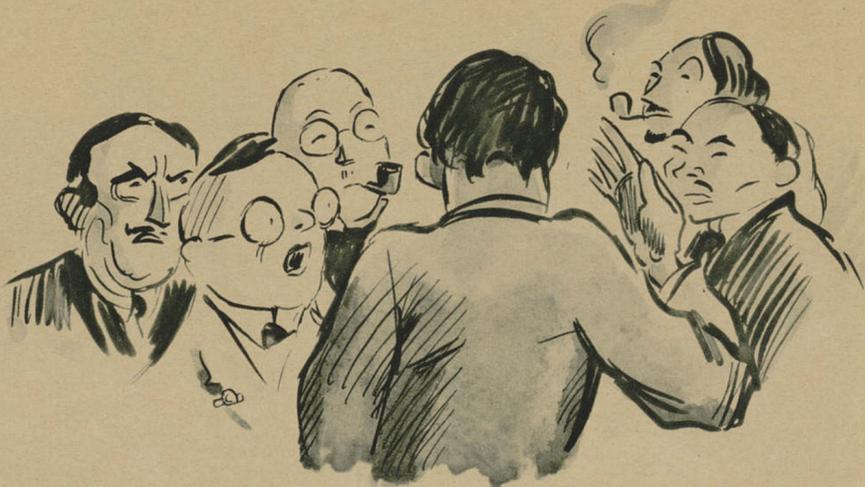
— En somme, conclut-il, vous êtes arrivé, mon cher, à ce que vous voulez, par le départ de Josette. Je reconnais que l'histoire ne se termine pas tout à fait comme vous l'eussiez désiré, mais qu'y faire? Songez que dans vingt ans vous n'y penserez plus.

— Je vous demande pardon, car j'ai beaucoup à travailler; voulez-vous un dernier verre?

Et moitié par ces raisonnements, moitié par le whisky, Charlie partit à peu près calme, prêt seulement à casser quelques dents au premier imbécile qui lui parlerait du congrès des étudiants.

(A suivre.) YVES DARTOIS.

Copyright, by Yves Dartois, 1928.



Commentant avec vivacité le « Scandale de la Cité Universitaire ».

LE TOURNOI

■ ■ ■

Sur un scénario de M. Henri Dupuy-Mazuel, M. Jean Renoir a réalisé pour les *Exclusivités Jean de Merly* un film qui, par son cadre, ses reconstitutions, son action, présentera un intérêt considérable.

Point n'est besoin de présenter au public M. Jean Renoir, artiste comme son père, le peintre célèbre, auteur applaudi de *Nana*, de *La Petite Marchande d'Allumettes*, etc... Avec Jackie Monnier, délicieuse ingénue, Aldo Nadi, épéiste redoutable et fameux que le cinéma a conquis, Madame Suzanne Després, merveilleuse artiste, M. Jean Renoir a fait une œuvre puissante et belle, utilisant l'incomparable décor de la vieille et légendaire cité de Carcassonne.

Le Tournoi sera présenté prochainement à Paris.



Aldo Nadi manie aussi bien la lourde lance à cheval, qu'à pied sa fine épée.



LE CONCOURS DE La Vedette Égarée



NOUS DEMANDONS A NOS LECTEURS DE NOUS DIRE :

1° De quels films sont extraites les scènes que nous reproduisons ci-contre ?

2° Quelles sont les vedettes égarées dans ces scènes ?

3° Parmi les artistes ainsi reconnus, quels sont vos préférés ?

Le classement définitif des artistes, par ordre de préférence, ne devra naturellement être fait qu'après clôture du concours.

DATE DE CLOTURE DU CONCOURS ET ENVOI DES RÉPONSES

Le concours de la vedette égarée continuera chaque semaine jusqu'au n° 6 (six) inclus. Il prendra donc fin le vendredi 30 novembre.

Les réponses devant nous parvenir avant le 15 décembre, les concurrents auront donc 15 jours pleins pour préparer leurs envois.

Certains lecteurs nous ont déjà fait parvenir leurs réponses : rappelons qu'aucune réponse ne peut et ne doit être envoyée avant le 1^{er} décembre. Il est bien évident que ce n'est qu'après la parution du n° 6 de "Cinémonde" que les lecteurs ayant tous les éléments du concours pourront répondre à la 3^e question, c'est-à-dire classer les "vedettes égarées" suivant l'ordre de leur préférence. Cette 3^e question est capitale puisqu'elle assure et garantit la sincérité du concours. Nous expliquerons, ultérieurement, comment.



LES PRIX

Il y aura des prix capables de satisfaire les plus difficiles, il y en aura pour tous, pour toutes, pour tous les goûts, joignant l'utile à l'agréable. Disons dès aujourd'hui que parmi ces prix figureront : APPAREILS DE T. S. F., BICYCLETTES, PHONOGRAPHES, FOURRURES, BIJOUX, ARGENTERIE, MONTRES, LIVRES, PARFUMS, STYLOGRAPHES, etc., etc..

Voir les N° 1, 3 et 4 des 26 octobre, 9 et 16 novembre.

DISTRACTIONS spirituelles & cinématographiques

LE PETIT JEU DES NOMS ET PRÉNOMS

NOS lecteurs nous écrivent, ils nous demandent beaucoup de choses et ils ont mille fois raison : nous mettrons tout en œuvre pour faire plaisir à chacun tout en satisfaisant la communauté. Nombreuses étaient les lectrices qui souhaitaient nous voir poser des problèmes capables d'occuper les loisirs des soirées d'hiver. Voici donc, pour commencer, un "salmis" de prénoms de "stars" de cinéma françaises et étrangères auxquels il s'agit d'y ajouter les noms correspondants, tous connus, afin de reconstituer pour chaque vedette les prénom et nom sous lesquelles elles figurent sur l'écran mondial.

Pour les vedettes hommes :

Lon, Léon, Charlie, Harold, Maurice, Jaque, Yvan, Ramon, Charles, Jean, Maurice, Pierre, André, Douglas, Georges, Jean, Gabriel, André, René, Tom, Lucien, Gabriel.

Et, pour les gracieuses étoiles féminines :

Simone, Sandra, Mary, Pola, Maria, Renée, Dolly, Pierrette, Huguette, Andrée, Gloria, France, Norma, Elmire, Claude, Arlette, Constance, Lillian, Jacqueline, Suzy.

Les lecteurs qui auront fourni les réponses exactes, recevront de Cinémonde de belles photos des acteurs et actrices célèbres.



Esther Ralston ne manque pas d'admirateurs, si nous en jugeons par les lettres qu'elle reçoit.

ABONNEZ-VOUS

à **CINÉMONDE**

CINÉMONDE FAIT AIMER LE CINÉMA



Nous formons le vœu que l'employé de Cinémonde chargé des abonnements disparaisse, comme Ch. Rogers, sous une montagne de lettres !

La collection de CINÉMONDE formera chaque année deux magnifiques volumes, véritable répertoire du cinéma. Pour être sûr de posséder cet ouvrage unique, abonnez-vous, car, en raison du succès de notre publication, les réassortiments seront difficiles.

CINÉMONDE a étudié une couverture mobile artistique, pratique, qui servira à relier les vingt-six numéros de chaque semestre. Cette couverture sera donnée en prime aux abonnés à des conditions exceptionnelles.

Les abonnés de CINÉMONDE seront gratifiés, dans le courant de l'année, de surprises agréables.

L'abonnement ne coûte en France que :

1 an	6 mois	3 mois
45 fr.	23 fr.	12 fr.

■ 99 ■

LA TABLE

LA POULARDE

6, rue St-Marc, 6
SA CUISINE RÉPUTÉE — SES SPÉCIALITÉS
LYONNAISES

CHATHAM-VOLNEY

Grill-room, 17, rue Daunou
Restaurant, 16, rue Volney
Orchestre tous les soirs

LE CINÉMA

CINÉ-LATIN, r. Thouin (derrière le Panthéon), Danton 76.00
Jusqu'au 29 Novembre.
Douglas FAIRBANKS, dans LE SIGNE DE ZORRO
son succès classique :
vers 10 heures : LE D' JECKILL & M' HYDE
Film fantastique réalisé d'après le conte de STEVENS, interprété
par John BARRYMORE dans un double rôle

PETITES ANNONCES CLASSÉES

10 FRANCS LA LIGNE

MEUBLES

MAGNIFIQUE BUREAU chêne, double face 1^m60x
1^m30. Cartonnier chêne, 2 fauteuils bureau,
6 chaises. Ecr. O.K., à Cinémonde qui transmettra.

AUTOMOBILES

TALBOT D.C., parfait état, conduite intérieure
Weyman, nombreux accessoires : 22.000 fr.
Du Mottay, 51, av. Victor-Emmanuel-III.

CITROËN B. 14, état neuf, peinture neuve, hous-
ses, malle, gaines de ressorts, projecteur co.de,
pare-pierre, etc. : 20.000 fr. Tous essais à volonté.
Du Mottay, 51, av. Victor-Emmanuel-III.

GARDE-ROBE ÉLÉGANTE

ARTISTE élégante, retour de voyage, petite taille,
cède manteaux, robes, chapeaux, sacs, état
neuf. Ecr. Yvonne, à Cinémonde, qui transmettra.



CARMEN BONI, la vedette de la Société des Films Artistiques « Sofar », que nous verrons prochainement dans le film *Au service du Tsar*, interprété par Ivan Mosjoukine et qui vient de commencer à tourner *Quartier Latin*, de Maurice Dekobra, réalisé par Augusto Genina, avec Ivan Petrovitch et Gaston Jacquet.

REDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

	FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvege, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ; Danemark, Etats-Unis, 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
3 mois	12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	
6 mois	23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig,	
1 an	45 fr.		

LA PUBLICITE EST REÇUE :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRA-
PHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINEMONDE"

ETUDES PUBLICITAIRES :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)